

de Broglie, Casimir Perrier, Victor Cousin. Mais c'est depuis les travaux de M<sup>me</sup> Pape-Carpentier, surtout depuis les conférences sur l'enseignement intuitif faites à l'exposition universelle de 1878 qu'on peut dire que tout ce qu'il y a en France d'intelligent parmi les maîtres s'est appliqué à ramener l'enseignement élémentaire aux principes posés par Pestalozzi. Les ouvrages de pédagogie publiés depuis dix et quinze ans sont tous animés de cet esprit et, s'ils ne préconisent pas tous explicitement la méthode de Pestalozzi, ils obéissent du moins à cette tendance. Puisse le livre que nous publions contribuer à la réussite de leurs efforts !

## HISTOIRE DE PESTALOZZI

DE SA PENSÉE ET DE SON ŒUVRE

### CHAPITRE PREMIER

#### Pestalozzi enfant.

Influence du foyer domestique sur son caractère ; celle de l'école ; celle du séjour à la campagne. Pour servir le pauvre peuple, il veut être pasteur de village.

En 1567, la ville de Zurich recevait au nombre de ses bourgeois Antoine Pestalozzi, protestant réfugié de Chiavenna, qui avait épousé Madeleine de Muralt de Locarno, également exilée de son pays pour avoir embrassé la réforme. C'est d'eux qu'est descendu André Pestalozzi, pasteur à Höngg, près Zurich, et grand-père de celui dont nous écrivons l'histoire<sup>1</sup>.

Le fils d'André s'appelait Jean-Baptiste ; il exerçait honorablement à Zurich l'état de chirurgien, et s'était acquis de la réputation comme oculiste ; il avait épousé Susanne Hotz, de Richtersweil, beau village sur les bords du lac de Zurich ; elle était sœur du docteur

<sup>1</sup> Les registres de la paroisse de Höngg prouvent l'erreur de quelques biographes de Pestalozzi, qui ont nommé ce pasteur Hotz, et ont fait de lui le grand-père maternel de leur héros.

Hotz, connu comme habile médecin, même au delà des frontières de la Suisse, et nièce du général Hotz, qui fut tué à Schœnnis en 1799.

Henri Pestalozzi, fils de Jean-Baptiste, est né le 12 janvier 1746. Les lieux où se passa son enfance, et les circonstances qui s'y rattachent, exercèrent une grande influence sur son caractère; aussi devons-nous les faire connaître.

Au centre de la ville de Zurich, un large pont sert de place de marché pour les fleurs, les fruits et les légumes. Il relie la petite place de l'hôtel de l'Épée, sur la rive gauche de la Limmat, à celle de l'hôtel de ville où siège le grand conseil du canton, et qui borde la rive droite. Non loin de ce dernier édifice et du quai, on trouve une vieille petite place, appelée *Rudenplatz*, qui, à son angle méridional, se prolonge en sombre ruelle. C'est dans ce passage étroit qu'est la porte de la maison qui fut le berceau de Pestalozzi. Elle forme le coin de la place, porte le N° 5 et la date 1691; le rez-de-chaussée, occupé aujourd'hui par un magasin de fers, était probablement en 1746 la boutique où, selon l'usage du temps, le chirurgien J.-B. Pestalozzi vendait ses simples et ses drogues.

Une ancienne coutume de Zurich voulait qu'on donnât à chaque maison un nom et même une enseigne; celle qu'habitaient les parents de Pestalozzi s'appelait *la Corne noire* (zum schwarzen Horn)<sup>1</sup>.

Henri venait d'accomplir sa cinquième année lorsque son père mourut, laissant à sa veuve très peu de fortune et trois enfants à élever, deux fils et une

<sup>1</sup> On a prétendu que Pestalozzi était né *zum rothen Gatter*, Münsterstrasse N° 23, maison qui porte l'inscription : *Gott allein die Ehre* (à Dieu seul l'honneur), 1664, un peu plus bas que celle qu'habitait son ami Lavater, *zum Matenrisli*. C'est une erreur, condamnée non seulement par les traditions locales, mais par les récits même de Pestalozzi, comme on le verra plus loin. Ce qui est vrai, c'est qu'à l'âge de dix-huit ans, Pestalozzi a demeuré avec sa mère *zum rothen Gatter*.

filles. Baptiste, l'aîné des fils, mourut en bas âge; la fille Barbara fut mariée à M. Gross, négociant à Leipzig; elle resta toute sa vie en correspondance avec son frère Henri qu'elle chérissait.

Madame Susanne Pestalozzi était une excellente mère, toute à ses devoirs et à ses enfants, d'ailleurs bien douée et bien élevée; ce furent sans doute les ressources scolaires de Zurich qui lui firent préférer le séjour de cette ville à la vie plus douce et plus facile qu'elle aurait pu trouver près de son frère à Richtersweil. Cependant elle aurait succombé aux difficultés de sa tâche sans le dévouement d'une pauvre jeune servante. Ici nous laisserons parler Pestalozzi; il a raconté lui-même les circonstances de sa première éducation, qui eurent une influence si décisive sur son caractère et sur sa vie entière.

« Ma mère se consacra à l'éducation de ses trois enfants avec une entière abnégation, en se privant de tout ce qui aurait pu lui être agréable; et dans ce noble dévouement elle fut soutenue par une personne dont le souvenir ne m'abandonnera jamais. Pendant le peu de mois qui s'étaient écoulés depuis que cette pauvre fille était entrée à notre service, mon père avait été frappé de sa rare fidélité et de sa capacité peu commune; sentant sa fin prochaine, et angoissé à la pensée de laisser une famille presque sans ressources, il fit venir la jeune fille près de son lit de mort et lui dit : « Babeli, pour » l'amour de Dieu et de toutes ses compassions, n'aban- » donne point ma femme! Après ma mort que devien- » dra-t-elle? Mes enfants tomberont dans des mains » étrangères; leur sort sera dur. Sans ton secours, elle » n'est pas en état de garder ses enfants réunis auprès » d'elle. » La noble et naïve servante, touchée dans son cœur, fut magnanime jusqu'au sacrifice : « Si vous mou- » rez, dit-elle, je n'abandonnerai point votre femme; » je resterai avec elle jusqu'à la mort, si elle a besoin » de moi. » Sa parole tranquillisa mon père mourant;

une lueur de joie brilla dans ses yeux, et il expira le cœur rassuré.

» Elle a tenu sa parole, elle est restée avec ma mère jusqu'à sa mort ; elle lui a aidé à élever ses trois enfants dans les circonstances les plus difficiles et les plus pénibles qu'on puisse imaginer ; et dans cette œuvre de patience et de dévouement, elle a montré une délicatesse et un savoir-faire d'autant plus étonnants, qu'elle était sortie sans éducation de son village quelques mois auparavant, pour venir chercher une place à Zurich.

» Sa fidélité et la dignité de sa conduite étaient un effet de sa piété, de sa foi simple et élevée. Quelque pénible que fût parfois pour elle l'exécution consciencieuse de sa promesse, jamais l'idée ne lui vint qu'elle pourrait y mettre un terme.

» La position de ma mère comme veuve exigeait une extrême économie : la peine que se donna Babeli pour réaliser presque l'impossible est vraiment incroyable. Pour épargner quelques kreutzer sur l'achat d'un panier de légume ou de fruits, elle retournait trois ou quatre fois au marché, guettant le moment où les campagnards seraient pressés de se défaire de leurs denrées pour rentrer chez eux. Cette économie excessive devait s'appliquer à tout ; sinon les faibles ressources de ma mère n'auraient point suffi pour payer les dépenses de notre ménage. Quand nous autres enfants voulions aller courir dehors, où nous n'avions rien à faire, Babeli nous retenait en disant : « Pourquoi voulez-vous aller gâter inutilement vos habits et vos souliers ? Voyez comme » votre mère se prive de tout pour vous élever, comme » elle passe des mois sans sortir de la maison, comme » elle épargne chaque kreutzer parce qu'elle en a besoin » pour votre éducation ! » Mais d'elle-même, de ce qu'elle faisait pour nous, de son sacrifice continuel, la noble jeune fille ne nous dit jamais un mot. La sévère économie de notre ménage ne compromettait point l'honorabilité de la famille : on mettait dans les secours, les pourboires, les étrennes, une largeur qui était hors de toute proportion avec nos dépenses personnelles. Si ma mère et Babeli ne voyaient qu'avec peine arriver les

occasions de ces déboursés extraordinaires, elles n'hésitaient cependant jamais à les faire. Mon frère, ma sœur et moi, nous avions de beaux habits du dimanche ; mais nous les portions peu, et dès que nous étions rentrés, nous les déposions pour les faire durer plus longtemps. Quand ma mère attendait une visite, notre unique chambre était arrangée avec tout l'art possible, pour en faire un petit salon de réception<sup>1</sup>.

Malgré tant d'économie, les enfants de M<sup>me</sup> Pestalozzi n'étaient pas toujours absolument sans argent de poche. Un jour que le petit Henri possédait quelques kreutzer, tenté par les friandises d'une boutique de bonbons qui touchait son habitation, il y entra pour en acheter ; c'était sur la place, la maison du négociant Schulthess, appelée *la Charrue* (zum Pflug), aujourd'hui rebâtie. Il y trouva la jeune Anna Schulthess qui n'avait que sept ans de plus que lui. Celle-ci le renvoya en l'exhortant à garder son argent pour l'employer plus utilement. Cette jeune fille, qui déjà lui donnait de si sages conseils, fut plus tard sa femme, et son bon ange tant qu'elle vécut.

Ainsi le petit Henri passa son enfance dans une atmosphère d'amour et de dévouement, d'union et de paix, de stricte économie et d'honorable générosité. Son jeune cœur y prit la douce habitude d'une confiance entière, de l'oubli de soi-même, de la tranquillité d'âme, des sentiments tendres et affectueux, et de cette piété douce, sincère et active, qui fait trouver des jouissances jusque dans le renoncement et les privations. En même temps son imagination ne restait point endormie ; elle semblait se développer et s'exercer en proportion de tout ce qui manquait à son activité extérieure. Le petit garçon, presque toujours renfermé dans l'étroite habitation de la famille, écoutait avidement les récits et les lectures ; il n'en oubliait

<sup>1</sup> Lettre de Pestalozzi au doyen Ith, 1802.

jamais un mot ; il les repassait dans sa tête ; il se mettait à la place de ses héros, il imaginait pour eux une autre conduite qui eût amené un autre dénouement, et déjà s'agitaient en lui une foule de pensées qui s'en allaient bien loin des réalités de sa vie.

L'éducation maternelle reçue par Pestalozzi laissa dans son cœur d'ineffaçables souvenirs. La mère fut pour lui l'idéal de l'éducateur ; c'est aux mères qu'il adressa ses conseils et ses exhortations ; c'est sur elles qu'il compta pour la régénération du peuple. L'histoire ne prouve-t-elle pas combien important pour la première enfance la sollicitude, l'amour et le dévouement maternel ? Et n'est-il pas permis de penser que si J.-J. Rousseau eût été élevé par une bonne mère, son génie eût pu être entièrement bienfaisant ?

Mais si excellente que fût la première éducation de Pestalozzi sous les rapports les plus essentiels, et particulièrement pour le développement du cœur, elle resta et elle devait nécessairement rester incomplète. Elevé trop exclusivement dans la chambre, et par des femmes seulement, privé à la fois de l'influence virile d'un père, du frottement avec des camarades de son âge, de la vie extérieure et des exercices en plein air, né d'ailleurs avec un corps chétif, le petit garçon demeura petit et faible, timide, maladroit, mobile, impressionnable. Aussi plus tard Niederer, collaborateur du grand pédagogue, a pu dire : *Dans Pestalozzi, il y avait autant de la femme que de l'homme.*

Le jeune Pestalozzi ne vivait que par le cœur et l'imagination ; sa pensée, saisissant avec beaucoup de sagacité certains rapports des choses, et se repliant souvent sur elle-même, le laissait distrait, inattentif et indifférent pour tout ce qui était affaire de forme, et en général pour les conditions matérielles de la vie. Il ne se doutait ni de ce qu'il y avait d'exceptionnel dans la vie de famille dont il avait joui, ni de ce qu'est

en général la société des hommes. On comprend par là quelle devait être sa confiance, et quelles furent ses déceptions.

Elle commencèrent dès qu'il fréquenta l'école. Bien qu'il y donnât souvent des preuves de la pénétration de son esprit, il réussissait mal à la plupart des exercices ; il était si inhabile à l'écriture et à l'orthographe, que son maître le jugea complètement incapable. Ses camarades l'aimaient à cause de son bon cœur et de sa serviabilité, mais ils abusaient de ses bonnes qualités pour faire de lui leur plastron. Voici comment Pestalozzi se dépeint lui-même à cette époque de sa vie :

« Les échecs qui auraient affligé d'autres enfants m'affectaient fort peu. Si fort que j'eusse désiré ou que j'eusse craint quelque chose, une fois que l'événement était passé et que j'en étais séparé par quelques nuits de sommeil, s'il n'intéressait que moi seul, il était comme non venu. Dès mon enfance, j'ai toujours été le jouet de tout le monde ; mon éducation, qui donnait un aliment à tous les rêves de mon imagination, me laissait également incapable de faire ce que chacun fait, et de jouir de ce qui fait le plaisir de chacun. De petits enfants, mes camarades d'école, m'envoyaient déjà où ils ne se souciaient point d'aller, et j'y allais ; je faisais tout ce qu'ils voulaient. Le jour du grand tremblement de terre de Zurich <sup>1</sup>, lorsque maîtres et écoliers se précipitèrent les uns sur les autres pour descendre l'escalier, et que personne ne voulait se risquer à remonter dans la classe, c'est moi qui fus y chercher à chacun sa casquette et ses livres. Malgré tout, il n'y avait pas d'intimité entre mes camarades et moi. Quoique assidu au travail et apprenant bien certaines choses, je n'avais pas du tout leur habileté dans les exercices de chaque jour. Aussi, ne puis-je trouver mauvais qu'ils m'aient appelé *Heiri Wunderli von Thorliken* <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Le 19 décembre 1755.

<sup>2</sup> Ce surnom, en dialecte de Zurich, est intraduisible ; on en approcherait en disant *Henriquet Miraclet de Folletête*.

» Plus que tout autre enfant, j'allais frapper de la tête à la paroi pour cent et cent bagatelles ; mais je ne m'en affligeais pas. Je me croyais propre à beaucoup de choses dont j'étais incapable. Je ne jugeais le monde entier que d'après la chambre de ma mère et ma salle d'école. La vie ordinaire des hommes m'était presque aussi étrangère que si j'avais vécu dans un autre monde <sup>1</sup>. »

Depuis l'âge de neuf ans, le jeune Pestalozzi était invité à passer chaque été quelques semaines de vacances chez son grand-père, André Pestalozzi, pasteur à Hôngg, à une lieue de Zurich.

Ce village est dans une magnifique position sur la rive droite de la Limmat ; les collines qui le portent s'inclinent au midi par une pente rapide jusqu'à la rivière, dont le côté opposé, moins élevé, est couvert d'habitations nombreuses. La campagne de Hôngg est riche, entremêlée de champs, de vignes et de superbes vergers. Le presbytère, attenant à l'église, est le même qu'il y a cent vingt ans, bien que la maison ait été restaurée et modernisée dans les détails ; les jardins qui l'entourent formaient autrefois des terrasses resserrées entre les murs qui les soutenaient ; la chambre à manger est toujours la même ; elle est située à l'angle sud-est du bâtiment, avec de larges fenêtres au levant et au midi, d'où l'on jouit d'une belle vue sur le bassin de la Limmat ; un petit poêle en faïence blanche y a remplacé l'énorme édifice vert à escalier qui jadis en occupait une grande partie.

C'est là que le jeune Pestalozzi passait l'heureux temps de ses vacances d'écolier ; c'est là qu'il apprit à aimer la nature et les travaux champêtres ; c'est là qu'il prit la première idée de cette vie de dévouement à laquelle il devait se consacrer jusqu'à son dernier jour.

Alors déjà les travaux de l'industrie s'associaient à

<sup>1</sup> Lettre au doyen Ith, déjà citée.

ceux de l'agriculture pour le campagnard zuricois ; on ne voyait encore, il est vrai, dans le canton, ni métiers ni fabriques, mais dans chaque famille on s'occupait de filature à la main.

En accompagnant son grand-père dans les visites que celui-ci faisait journallement aux écoles, aux malades et aux pauvres de sa paroisse, l'enfant fut initié aux réalités de la vie du peuple. Il apprit alors à connaître la misère ; il fut touché d'une profonde compassion pour les pauvres, et dès ce moment il les porta dans son cœur avec un indestructible besoin de les secourir.

Un pasteur de village est chargé d'une tâche magnifique, mais bien difficile, d'une tâche immense et sans fin. Obligé de lutter toujours, et souvent seul, contre la misère matérielle, la misère intellectuelle et la misère morale qui l'entourent, et qui se renouvellent chaque jour malgré ses efforts, il succomberait au découragement s'il n'était soutenu par une foi à toute épreuve. Le grand-père du jeune Pestalozzi était un de ces hommes dévoués tout entiers à l'apostolat qu'ils ont embrassé. Sa foi était simple, sincère, vive et agissante ; elle se communiqua tout naturellement à son petit-fils. Aussi celui-ci disait-il plus tard :

« Ce qui importe surtout pour qu'un enfant acquière la crainte de Dieu, c'est qu'il voie et qu'il entende un vrai chrétien. »

En même temps, cette vie, toute de charité active et de dévouement, répondait aux sentiments du cœur de l'enfant ; il ne l'admirait pas, mais il l'aimait ; il était heureux de pouvoir s'y associer parfois selon ses forces ; elle devint son idéal et son ambition. Il voulut être pasteur comme son grand-père. Il fut décidé qu'il étudierait la théologie.